



Sophie Préguel au temps du Conservatoire  
Photographie des archives d'Alexandra Préguel (site МузееМания)

## Quelques mots sur Sophie Préguel'

R. Vaissermann

Née à Odessa le 20 août 1897, fille de Jules (Youdel') Vladimirovitch (Voul'fovitch) Préguel', industriel des oléagineux, et de Rose (Roukhlia) Yossifovna Glazer, pianiste et chanteuse, la jeune Sophie Youlievna Préguel' fit ses études à un lycée pour filles de la ville, le « gymnase Tchoudnovskaïa » ; elle y commence sa scolarité en 2<sup>e</sup> année en 1907 et la termine en 1913 avec la récompense d'une médaille d'argent. Sa vocation poétique fut précoce : c'est dans la revue de son lycée qu'elle publie ses premiers vers.

En 1913, elle entre à l'École de théâtre d'Odessa et s'exerce même pendant deux saisons, comme actrice, sous les auspices du Théâtre musical d'Odessa. Mais de ses vers paraissent en 1915 dans un journal d'Odessa et hors de son lycée.

Après un premier échec, elle réussit en 1916 le concours d'entrée du Conservatoire de Pétrograd, qui avait des exigences particulièrement élevées envers les candidats juifs. Elle s'y inscrit en chant.

Le coup d'État bolchévik força Préguel' à regagner Odessa en mai 1918, où la Guerre civile la rattrapa néanmoins. En avril 1919, elle quitte la Russie en compagnie de toute sa famille à bord du vapeur « Caucase ». À Constantinople, les chemins des sœurs et frères divergent. Elle-même parvient à revenir en Crimée et à Odessa à la faveur des aléas de la guerre, et c'est en 1922 qu'elle quitte définitivement la Russie.

Elle ne vit que peu de temps à Constantinople auprès de son frère Boris (1893-1976). Ce sera lui, son frère physicien et industriel – l'époux en deuxièmes noces de la fille de Michel Tsetline, Alexandra Avksentiéva (Avxente) – qui assurera toute sa vie à sa sœur l'aisance matérielle lui permettant de vivre de littérature. Mieux encore : « Sophie Préguel' était quelqu'un de bien, elle aida de nombreux poètes, et très rapidement les Parisiens n'eurent que compliments sinon pour son œuvre, du moins pour ses activités sociales. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Basile Sémonovitch Yanovski, *Les Champs-Élysées [Поля Елисейские]*, Saint-Pétersbourg, Fonds Rouchkine [Пушкинский фонд], 1993, p. 240 : «Софья Прегель

Mais Paris est encore loin : retrouvons pour l'heure Sophie Préguel' à Berlin, où elle arrive avec ses parents en 1922, où elle participe à divers cercles littéraires, dont le célèbre « Club des poètes » auquel elle appartient en 1928, et d'où elle entretient diverses correspondances en plusieurs langues. Elle est alors marié à un certain A. B. Lévine, peu connu. Politiquement elle appartient déjà aux émigrés « de gauche » et ne changera pas de camp, même si elle fait passer ses goûts littéraires avant les opinions politiques.

À l'été 1933, elle rejoint Paris, où l'éditent dès lors des journaux comme *Les Annales contemporaines* [Современные записки] et *Les Nombres* [Числа], ou l'almanach *Le Cercle* [Круг]. Trois recueils siens sortent avant la Guerre : *Conversation avec ma mémoire* [Разговор с памятью] édité par *Les Nombres* en 1935 ; *Arbitraire du soleil* [Солнечный произвол] édité par *Les Annales contemporaines* en 1937 ; *Midi* [Полдень] édité par ces mêmes *Annales* ainsi que par la Maison du livre en 1939. La diaspora fit un bon accueil à ces poèmes, non sans que la poétesse ne se juge toujours quelque peu sous-évaluée. C'est après 1939 que les Préguel' passe à l'orthographe simplifiée du russe, suivant le décret de 1918 d'usage en U.R.S.S.

Avant la Guerre, elle épouse en secondes noces l'essayiste Serge (Charles) Nikolaïévitch Breïner (1885-1971), dont elle se sépare après la Guerre. En juin 1940, Sophie Préguel' émigre en famille d'abord à Lisbonne, puis à New York, où elle participe aux « lundis littéraires » de l'Union des écrivains russes et devient un membre actif de l'Association culturelle américano-russe (ARCA).

En février 1942 elle fonde avec Marc Slonim le journal antifasciste *La Crémaillère* [Новоселье, Novossélyé], de tendance libérale-démocrate, qui sortira 52 numéros en huit années d'existence, hébergeant toutes les générations de l'émigration russe et des grands noms comme ceux d'Ivan Bounine ou Alexis Rémizov, et dont les deux derniers numéros paraîtront à Paris, où Préguel' revient à l'automne 1948. Le journal se transformant en maison d'édition, Préguel' y publie encore quatre recueils poétiques : *Rivages* [Берега] en 1953, *Rencontre* [Встреча] en 1958, *Printemps à Paris* [Весна в Париже] en 1966.

---

была добрым человеком, помогла многим поэтам, и очень скоро если не ее литература, то общественная деятельность была принята парижанами без оговорок.» Yanovski se montre pourtant souvent sarcastique et malveillant à l'égard de ses contemporains.

Préguel' aime à se tenir informé de l'évolution littéraire et politique de son pays natal, par le biais des écrivains soviétiques qu'elle est amenée à rencontrer. Jamais néanmoins elle n'utilisera son passeport américain pour revenir à Odessa, ne serait-ce que pour un voyage – moins par rejet du régime communiste que par certitude de ne pouvoir retrouver le pays de son enfance.

En avril 1949, elle épouse à Paris, en troisièmes noces, l'avocat Salomon Guéorguievitch Ravnitski (1892-1970).

Divers poèmes d'elle paraîtront dans la revue « nationale-travailleuse » *Les Ponts* [Мосты] ou l'almanach *Facettes* [Грани].

En novembre 1957, après les avoir financées et à la mort d'Irène Yassen (Rachel Tchekver), qui les avait fondées en 1950, elle dirige les éditions « Rime » [Рифма] et y publie des amis comme Raïssa Bloch.

Au début des années 1960, elle se met à rédiger *Mon enfance* [Моё детство], autobiographie inachevée mais dont son frère Boris et son ami Vadim Léonidovitch Andreïev éditeront à titre posthume les trois volumes (Novossélyé, 1973-1975).

Décédée le 26 juillet 1972 à Paris, Préguel' est enterrée avec le reste de sa famille au cimetière de Bagneux. Mais les archives de la poétesse se trouvent à la Bibliothèque de l'université de l'Illinois à Urbana-Champaign.

Marc Slonim fera paraître à titre posthume ses *Derniers vers* [Последние стихи] en 1973.

### **Jeanne vue par une jeune écolière d'Odessa**

Dans ses savoureux mémoires, Préguel' évoque à deux reprises Jeanne d'Arc, toujours dans un contexte scolaire. C'est dire si son premier contact avec la Pucelle fut précoce. Fut-il néanmoins marquant ? Le deuxième passage reste, il est vrai, fort succinct, tenant en quelques lignes :

Le professeur d'histoire de Vova<sup>1</sup> avait été à Paris et la ville était son sujet de prédilection. Détourner la conversation sur son voyage valait le détour : aussitôt il commençait à admirer le Bois de Boulogne, Jeanne d'Arc et les boulevards parisiens ! De nos professeurs, nul autre que madame Turbot n'avait été à Paris.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Diminutif de Boris, le frère chéri.

<sup>2</sup> Sophie Préguel', *Mon enfance* [Моё детство], Novossélyé, 1973, t. II, p. 125.

En le lisant, on en vient à se demander ce qu'une juive russe écrivant des vers pouvait donc avoir affaire avec un sujet typiquement français, tenant du cliché touristique ou de l'identité nationale. Mais le premier passage répond à cette interrogation. Il montre que ces jeunes années furent mieux qu'un premier contact intellectuel avec Jeanne : un phénomène surnaturel rapprochait intimement Jeanne et Sophie...

Du port, nous sommes retournés au gymnase pour une leçon de français. Madame Turbot, Antoinette Ferdinandovna<sup>1</sup>, a annoncé qu'elle parlerait de Jeanne d'Arc. Je lève la main : « Jeanne d'Arc est née à Domremy, elle était bergère et entendait des voix. » Madame Turbot est très contente. Mais où l'ai-je appris ? Je voulais déjà me vanter de connaître Napoléon Bonaparte, mais je me sentais gêné. En classe, on n'aime guère ceux qui savent tout. Que se passerait-il si j'avouais que j'entendais aussi des voix ? C'est pourtant arrivé dans ma datcha, à Fontaine-du-milieu<sup>2</sup>. J'étais assise sur l'allée principale, il faisait très chaud et les résidents se cachaient dans les chambres. Soudain, j'ai entendu que quelqu'un m'appelait, d'abord doucement, puis plus fort. J'ai regardé autour de moi : personne, si ce n'est le chien du jardinier. Or les chiens, comme vous savez, ne parlent pas le langage des hommes...<sup>3</sup>

On comprend mieux pourquoi Préguel' écrivit deux poèmes sur Jeanne, alors qu'elle évite d'habitude une telle répétition – aux exceptions notables des poèmes suivants : « Automne » [«Осень»] en 1939 et 1973, « L'Espagne » [«Испания»] en 1939 et 1953, « Paris » [«Париж»] en 1953 et 1958, « La province » [«Провинция»] en 1937 et 1966. Et Jeanne n'est pourtant ni saison ni paysage.

**« Jeanne d'Arc », 1944-1953**  
**«Не было птиц в лазури...»**

Le premier poème de Préguel' intitulé « Jeanne d'Arc » est ici traduit pour la seconde fois. Sa première traduction, par un certain Constant Desquier, remonte à 1953 mais est restée inédite ; nous y reviendrons plus tard.

---

<sup>1</sup> Arlésienne de naissance mais désignée plaisamment à la manière russe [«Мадам Тюрбо, Антуанетта Фердинандовна»], elle enseignait le français dans les petites classes du lycée et son mari dans les grandes classes.

<sup>2</sup> Aujourd'hui, quartier d'Odessa [Средний Фонтан].

<sup>3</sup> S. Préguel', *Mon enfance*, *ibidem*, pp. 17-18.

Notre poème a paru pour la première fois en 1944 en revue dans *Novossélyé*<sup>1</sup>, avant d'être repris dans une anthologie poétique de la période<sup>2</sup> puis dans le quatrième recueil de Préguel<sup>3</sup>. Il a été réédité – ainsi que le poème suivant – en russe dans les œuvres complètes éditées par Vladimir Ilitch Khazan en 2017<sup>4</sup>.

Quelle saisissante vision de Jeanne sauvant la France de la Guerre de Cent-Ans, ou la Russie blanche du brouillard des temps ! Jeanne ne pouvait que parler au cœur de cette poétesse si sensible au thème de l'enfance, traumatisée par la Guerre civile et l'exil. La jeunesse même de la Pucelle s'accorde à l'esthétique si simple de Préguel', éloignée de toute sophistication.

Adamovitch a justement remarqué, dès son compte rendu de *Conversation avec ma mémoire*, un des éléments de cette simplicité : Préguel' aime évoquer plats et nourritures. « Sophie Préguel' est attirée par les images matérielles, lourdes et charnelles, odorantes, goûteuses. Rares sont les poèmes où elle ne mentionne rien qui ne puisse être mangé ou bu. »<sup>5</sup>

Le poème manifeste également la grande attention de Préguel' aux paysages états d'âme. Sa poésie a mûri après les trois recueils parisiens, Léon Markovitch Kamychnikov l'écrit avec perspicacité à Marie Samoïlovna Tsetlina le 12 août 1958 : « Sophie s'est en quelque sorte échauffée et dans sa poésie ont commencé à se faire entendre des notes venues de l'âme, quoique également tristes. »<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> S. Préguel', « Jeanne d'Arc » [«Жанна д'Арк»], *Novossélyé*, New York, n° 14/15, octobre-novembre 1944, pp. 14-15.

<sup>2</sup> Irène Yassen, Vadim Andreïev et Youri Constantinovitch Térapiano (dir.), *Estafette. Recueil de la poésie russe émigrée [Эстафета. Сборник стихов русских зарубежных поэтов]*, Paris – New York, Maison du Livre [Дом Книги], 1948, p. 101.

<sup>3</sup> S. Préguel', *Rivages [Берега]*, Novossélyé et Maison du livre [Дом книги, 9 rue de l'Éperon, 75006], 1953, pp. 78-79.

<sup>4</sup> S. Préguel', *Conversation avec ma mémoire [Разговор с памятью]*, 3 tomes, Moscou, Vodoleï, « Le siècle d'argent », 2017, t. I, pp. 313-314 et 397 (lire aussi les notes, pp. 589, 628). – C'est le moment de remercier Vladimir Khazan, cet éminent spécialiste des Juifs russes, d'avoir bien voulu nous aider dans nos recherches.

<sup>5</sup> G. V. Adamovitch, *Dernières nouvelles. 1934-1935 [Последние новости]*, Saint-Pétersbourg, Aléteïa, 2015, p. 362 : «Софию Прегель тянет к образам вещественным, плотски-тяжелым, пахучим, вкусовым. В редком стихотворении она обходится без упоминания о чем-либо таком, что можно съесть или выпить.» (première édition : *Dernières nouvelles*, n° 5201, 20 juin 1935, p. 3).

<sup>6</sup> Michel Aronovitch Parkhomovski (dir.), *Les Juifs russes en Amérique [Русские евреи в Америке]*, Centre d'études et de recherches sur le judaïsme russe à l'étranger [Научно-исследовательский центр Русское еврейство в зарубежье], Toronto-Jérusalem, 2005, t. I, p. 198 : «Соня как-то потеплела, и в ее поэзии зазвучали, хотя и грустные, но душевные ноты.»

Mais il n'y a pas que la Guerre civile à imprégner alors la poésie de Préguel' : dès 1943-1944 Sophie Dubnova-Erich renseigne son amie et l'équipe de *Novossélyé* sur la Shoah et beaucoup des poèmes de Préguel' se ressentent du choc de la Solution finale<sup>1</sup>. La figure de Jeanne n'a semble-t-il pas épuisé dans l'horreur concentrationnaire ses vertus libératrices.

Dans sa recension de *Rivages*, Youri Térapiano note qu'il faut du courage pour aborder le thème johannique, si rebattu en poésie, et qu'installer Jeanne d'Arc aux côtés de personnages comme Lermontov, des marins bretons ou un enfant de Harlem dans un même recueil peut sembler également périlleux<sup>2</sup>. Mais il loue l'approche « très personnelle » de l'auteur, dont les sentiments sont profondément imprégnés du malheur des temps et qui, d'un même mouvement, pénètre subtilement les souffrances et la vue du dedans de ses modèles, de ses sources d'inspiration.

**« Jeanne d'Arc », 1963-1966**  
**«Меж этих заколоченно-убогих...»**

La poétesse présente de Jeanne « un autre visage »<sup>3</sup> dans un poème ultérieur, lui aussi intitulé « Jeanne d'Arc » et ici traduit pour la première fois. Il a paru d'abord en revue, en 1963<sup>4</sup>, puis dans le

---

<sup>1</sup> Relevons un indice lexical : la Jeanne de Préguel' s'associe à un ouragan dans l'antépénultième vers comme en réponse à l'ouragan de l'impérialisme nazi décrit par Sophie Dubnova-Erich à l'été 1943 (« Une bourgade » [«Местечко»], *Novossélyé*, New York, n° 3, 1943, p. 67 : «Ураган разметал столетиями складывавшийся быт.»).

<sup>2</sup> Youri Constantinovitch Térapiano, *Rencontres. 1926-1971 [Встречи]*, Moscou, Intrada, 2002, pp. 287-288 ; reprise de son compte rendu pour *Expériences [Опыты]*, n° 3, 1954, pp. 197-198.

<sup>3</sup> C'est son expression [«другой ее облик»] au témoignage de son ami Nicolas Fédorovitch Berner (lettre du 7 octobre 1966 à Préguel'), et André Borissovitch Oustinov de préciser : « Préguel' avait vraisemblablement en tête la fin du poème, qui tranche avec le traitement traditionnel de ce thème » [«Вероятно, Прегель имела в виду нетрадиционную для этого сюжета концовку»], c'est-à-dire les cinq derniers vers, dont le nombre tranche d'ailleurs avec les quatrains précédents, comme – curieusement – dans le poème de 1944 (p. 59, n. 4 d'André Oustinov, « Les deux vies de Nicolas Berner » [«Две жизни Николая Бернера»], contribution à l'almanach biographique *Visages [Лица]*, n° 9, Saint-Pétersbourg, Féniks, 2002, pp. 5-66). Les deux strophes préférées de Préguel' sont d'ailleurs le quatrain et le quintil.

<sup>4</sup> S. Préguel', « Jeanne d'Arc » [«Жанна д'Арк»], *Facettes [Грани]*, Francfort-sur-le-Main, 18<sup>e</sup> année, n° 53, mai 1963, p. 53.

sixième recueil de Préguel', en 1966<sup>1</sup> – avant sa reprise dans l'édition due à Vladimir Khazan.

Dans quelle mesure est-elle « autre » ? Même si la dernière strophe rejoint l'inspiration du premier poème dans une belle cohérence – avec le feu de la guerre (« Обгорелые колья » et « сожженные дороги »), la sortie du brouillard (« взошли из тумана » et « выходящий из тумана »), les soldats conduits par Jeanne à la gloire (« К славе » et « славятся ») –, l'entame du deuxième poème ne nous présente plus une Vierge guerrière en majesté, mais d'abord une apparition plus franciscaine que sulphicienne, aussi humble que fugace.

Même si nous ne pouvons, en lisant ce poème, que donner raison à Gleb Struve qui de Préguel' relève deux tics d'écriture, nous ne sommes pas d'accord avec lui pour en faire des défauts majeurs : « Dans ses livres plus tardifs, irritent certaines créations lexicales et surtout d'ennuyeuses inversions verbales, non justifiées par le style général. »<sup>2</sup>, a-t-il écrit dès 1956. Voici une invention de 1963-1966 : «заколожено-убогих» et encore deux inversions : « На водоема бледных зеркалах » et « И в облака эдемовой резьбе » – que notre traduction ne rend d'ailleurs pas.

Notre précédente étude sur quelques poètes juifs russes ayant évoqué la figure de Jeanne d'Arc a oublié Sophie Youlievna Préguel', « la directrice de la littérature dissidente »<sup>3</sup> – et c'est fort dommageable, car cette « directrice » se souvenait fidèlement de son ancien enthousiasme de jeune écolière devant l'exemple de Jeanne. N'avaient-elles pas toutes deux un fort caractère ? « Elle n'était ni tiède ni mitigée, à aucun égard, mais elle aidait tous ceux qui avaient besoin d'aide et elle nous faisait voir, à nous Chrétiens, le visage du bon Samaritain. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> S. Préguel', *Printemps à Paris* [Весна в Париже], Novossélyé, 1966, p. 58. – Nicolas Dmitriévitch Tatichtchev, dans une lettre du 20 mars 1966, livre à Préguel' ses impressions sur la « Jeanne d'Arc » de ce recueil.

<sup>2</sup> Gleb Pétrovitch Struve, *La Littérature russe en exil* [Русская литература в изгнании], New York, Chekhov publishing house [Издательство имени Чехова], 1956, p. 241 : «В более поздних ее книгах раздражают некоторые словесные вычурности и особенно назойливые инверсии, не оправданные общим стилем.»

<sup>3</sup> G. V. Adamovitch : «директрисой литературы эмигрантской» ; cf. Léonide Iossifovitch Youniverg, « La bonne œuvre de la directrice de la littérature russe » [«Доброе дело директрисы русской литературы»], *Santé !* [Лехаим], Moscou, n° 12, décembre 2008, pp. 29-33.

<sup>4</sup> Fin de sa nécrologie dans *La Pensée russe* : «Софья Юльевна ни в чем не была тепло-прохладной – она помогала всем, кому помощь была нужна, являя нам,

**Constant Desquier, traducteur  
de la première « Jeanne d’Arc » de Préguel**

La première « Jeanne d’Arc » de Préguel, nous l’avons déjà mentionné, a été traduite par Constant Desquier. Mais qui est cet homme ? Malgré ce pseudonyme français d’écrivain, probablement inspiré par l’expression « d’équerre » (outil hautement maçonnique), il s’agit là d’un émigré russe, qui avait d’abord utilisé le pseudonyme d’Ouranos. Son prénom officiel n’était pas tout à fait Constant, mais Constantin.

Notre homme est né le 2 mai 1917<sup>1</sup> à Kiev Constantin Léonidovitch Loupakov et était surnommé « Kot » (en russe Кот, « chaton ») dans sa famille, une famille connue puisque sa mère, Hélène Constantinovna (1890<sup>2</sup>-1964), était la sœur aînée de l’écrivain Youri Constantinovitch Térapiano (1892-1980). Tous deux perdirent leurs parents, fusillés par les Bolchéviks, en 1919 et abandonnèrent la Crimée par le dernier navire à quitter leur ville natale, Kertch, le 16 novembre 1920. Dans les bras d’Hélène son petit garçon de trois ans : Kot.

Son oncle fut toute sa vie très proche de lui et remplaça dans une certaine mesure le père, qui eut un destin tragique. Figé en « adjudant de l’Hetman de la Petite-Russie » (« адъютанта гетмана Малороссии ») selon les récits familiaux, Léonide Alexandrovitch Loupakov (1885–1930) participa à la Première Guerre mondiale comme capitaine et chevalier de trois ordres, puis à la Guerre civile comme adjudant de l’hetman Paul Petrovitch Skoropadski (1873-1945). Mais il passe à l’Armée rouge en 1920. Resté en URSS, il y est victime de répression en 1930 : accusé de participer au complot d’officiers nommé « Printemps » [« Весна »], complot en réalité fabriqué par le pouvoir communiste, il est condamné à être fusillé pour activités contre-révolutionnaires mais échappe à la mort, sa peine étant commuée en emprisonnement. On le retrouve général-major de l’intendance en 1943. Il meurt à Moscou en janvier 1953.

Si Constantin Léonidovitch s’est ensuite renommé en Constantin Mikhaïlovitch, est-ce pour une raison identique à celle qui vit Youri

---

христианам, образ милосердного Самаритянина.» (Z[énaïde]. Ch[akhovskaïa]., «Смерть Софии Прегель», *La Pensée russe [Русская мысль]*, n° 2906, 3 août 1972, p. 11).

<sup>1</sup> On trouve, parfois et par erreur, 1908 dans la documentation.

<sup>2</sup> On trouve, parfois et par erreur, 1880 dans la documentation.

Toropiyano [Торопьяно] modifier son nom en Térapiano [Терапиано] ? Maquiller leur exacte identité permettait aux émigrés de protéger les membres de la famille restés au pays, afin qu'ils ne soient pas mêlés aux activités culturelles publiques assurées par des parents considérés par les Bolchéviks comme des exilés traîtres à la patrie. Il est possible aussi, cependant, que le jeune Kot ait renié son père à cause de son ralliement à l'Armée rouge, et qu'il ait souhaité se rattacher symboliquement à un autre membre de la famille, prénommé Michel<sup>1</sup>. Un article vient compliquer ces deux hypothèses, qui attribue à l'époux de la sœur de Térapiano le prénom Michel<sup>2</sup>...

Le grand-père paternel de Kot fut aussi célèbre : il s'agit d'Alexandre Nikoläïévitch Loupakov, chef de la police politique du Caucase jusqu'à son assassinat au pistolet par les Révolutionnaires, en 1912, à Piatigorsk – assassinat survenu en présence de son fils Léonide, de sa belle-fille Hélène Constantinovna, et dont la Presse internationale du temps se fit largement l'écho.

Restée à Constantinople deux ans, la petite famille s'établit ensuite à Paris.

À Paris, Constantin Mikhaïlovitch suivit une école russe, participa aux camps d'été de la jeunesse russe émigrée sous l'égide de l'Action chrétienne des étudiants russes [PCXД], étudia au lycée Lakanal, puis au lycée Condorcet, où il brilla. Passionné de littérature et d'ésotérisme, il suit une licence de lettres à la Sorbonne puis passe à l'astrologie, sous l'influence de l'ésotériste Vladimir Vladimirovitch Scriabine<sup>3</sup>. Longtemps membre actif et secrétaire de la Société astrologique russe fondée à Paris en 1934, il publia son premier livre sur ce sujet, aux éditions nommées Adyar [Адьяр], du nom de ce théâtre parisien fondé en 1914, au siège de la Société

---

<sup>1</sup> Kot est-il apparenté avec le comte et la comtesse Michel et Hélène Loupakoff, frère et sœur (*The Morning News from Wilmington, Delaware*, 3 octobre 1936, p. 25 et 8 octobre 1936, p. 13) ?

<sup>2</sup> Est-ce bien donc Léonide *alias* Michel Loupakoff qui a tout à la fois épousé une Térapiano et appartenu à la loge de Kiev martiniste puis maçonnique « Saint-André-l'Arôtre » [«Св. апостола Андрея Первозванного»], avant la Révolution, comme écrit à la page 214 d'un article fort tardif (Abeille [*sic*], « Le martinisme en Russie », *L'Initiation*, nouvelle série, n° 3, juillet-septembre 2002, pp. 209-214), probablement inspiré du « Martinisme russe » [«Русский мартинизм»] – étude publiée en 1946 par Térapiano et souvent reproduite depuis lors ?

<sup>3</sup> Maçon de la loge Astrée [«Астрейя»], contributeur fréquent des parutions annuelles d'*Occultisme et yoga* [«Оккультизм и йога»], Paraguay, Asunción ; cf. n° 27, 1962, pp. 109-112.

théosophique de France : *Les Directions horaires*, dont il avait achevé peu avant sa mort le deuxième tome, resté néanmoins inédit.

En février 1945, on trouve aussi Loupakov traduire deux petits spectacles pour théâtre de poupées inspirés par Pouchkine : « Onéguine » et « La petite maison de Pouchkine » et joués au bénéfice des enfants soviétiques déportés à la paroisse « Notre-Dame-Joie-des-Affligés-et-Sainte-Genève » [«Храма Всех Скорбящих Радости и Преподобной Женевьевы»].

En 1947, Loupakov assiste aux réunions littéraires russes du groupe naissant appelé « Muse » [Муза] ainsi qu'à celles de l'« Union des jeunes artistes et scientifiques russes »<sup>1</sup> [Объединения молодых деятелей русского искусства и науки].

Dans le même temps, il se lie au mouvement « *Self Realization Fellowship* », créé en Californie par Paramhansa Yogananda (1893-1952), l'élève de Sri Yukteswar Giri, et en devient en 1948 le représentant pour la France<sup>2</sup>. Il consacre beaucoup de son temps aux réunions et méditations yogistes, et il entretient des relations étroites tant avec le mouvement en Inde qu'avec toutes les personnes s'y intéressant de par le monde.

En 1953, il traduit du recueil *Rivages* « Jeanne d'Arc », que son oncle, Youri Térapiano, envoie à Préguel' le 31 août<sup>3</sup>. Bien que qualifiée d'« essai » [«пробный перевод»], nous la faisons figurer ci-après et Térapiano considérait que son neveu « avait rendu l'atmosphère » [«передал атмосферу»]<sup>4</sup>. C'est le premier poème de la poétesse que Loupakov choisit ; suivront les traductions de « Aux jardins du Luxembourg » [«Люксембургский сад»] et « La Seine » [«Сена»], du même recueil. Comme nous avons traduit le poème de Préguel' avant de connaître la traduction de 1953 et comme

---

<sup>1</sup> Eugène Chtcherbakov (dir.), *Recueil de vers des poètes de l'« Union des jeunes artistes et scientifiques russes »* [Сборник стихов поэтов «Объединения молодых деятелей русского искусства и науки»], Paris, Maison du Livre [Дом книги], 1947.

<sup>2</sup> Loupakov publie deux articles en 1948 : C. Desquier, « Paramhansa Yogananda », *Le Lotus bleu*, t. LIII, avril 1948, pp. 62-74 ; Ouranos, « Préjugés et directions », *Le Lotus bleu*, t. LIII, mai 1948, pp. 140-152.

<sup>3</sup> Documents conservés dans le fonds « Sophie Pregel and Vadim Rudnev » de l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign (cote 15/35/056, boîte 3). La reproduction de la traduction due à Loupakov bénéficie de son aimable autorisation – comme on dit en anglais : « *Courtesy of the University of Illinois Archives.* »

<sup>4</sup> Les lettres, ainsi que les traductions, ont été publiées par Vladimir Khazan, dans S. Préguel', *Conversation avec ma mémoire*, op. cit., t. II, pp. 1052-1055.

Préguel' n'avait guère apprécié la traduction de Loupakov<sup>1</sup>, nous avons choisi de publier ci-après les deux traductions françaises, celle de 1953 puis celle de 2020 : au lecteur de choisir celle qu'il préfère !

Loupakov a aussi traduit Bounine et Teffi en français, mais je n'ai pu trouver les éventuelles publications de ces traductions. Voici, en l'état de mes connaissances<sup>2</sup>, sa bibliographie d'auteur et de traducteur :

- Ouranos, *Les Directions horaires. Exposé d'un nouveau système de directions*, Adyar, 1948
- Paramhansa Yogananda, *Autobiographie d'un yogi* [*Autobiography of a yogi*], traduit de l'anglais par C. Desquier, Adyar, 1949 ; 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée : Adyar, 1955 ; 4<sup>e</sup> édition : 1961 ; 5<sup>e</sup> édition : 1968<sup>3</sup>
- Paramhansa Yogananda, *Les Praecepta*, traduction de l'anglais de C. Desquier, 9 fascicules, Sélection du livre, 1950 ; 53 fascicules, Los Angeles, Self-realisation fellowship, 1957
- Constant Desquier, *La Marche des civilisations, les Yuga de Sri Yukteswar, cycle historique, cycle légendaire, âge atomique*, Sélection du livre, « Religions et civilisations », 1952<sup>4</sup>
- Paramhansa Yogananda, *La Mère cosmique, un aspect de Dieu* [*The Cosmic mother*], traduction et préface de C. Desquier, Nizet, 1953
- Nicolas Goumiliou (1886-1921), *Vers l'étoile bleue* [*К Синой звездe*], traduction en vers et préface de C. Desquier, Paris, 1960
- Georges (Youri) Térapiano, *Samsara. La roue des renaissances* [*Самсара*, 1951-1962], traduit du russe par C. Desquier, La Pensée universelle / La Réserve, 1972

Loupakov demeurait, pendant la Seconde Guerre mondiale, au 140 avenue de Paris à Vincennes<sup>5</sup> et, après la Seconde Guerre

---

<sup>1</sup> En témoigne une lettre à Nathalie Vladimirova Kodrianskaïa en date du 6 août 1953. Même si Loupakov, par son oncle Térapiano, suggérait à Préguel' de faire des remarques permettant d'amender la traduction, Préguel' semble en être restée à sa première impression et n'avoir pas donné suite à la demande transmise par Térapiano.

<sup>2</sup> Il m'a été impossible de mettre la main sur ses *Astronefs*, titre de 1961.

<sup>3</sup> Il y a eu beaucoup de rééditions ultérieures de l'ouvrage, mais le nom du traducteur a probablement figuré pour la dernière fois en 1968 ou peu près : j'ai vu une 15<sup>e</sup> édition de l'ouvrage, parue en 2015, sans son nom...

<sup>4</sup> Comptes rendus – favorables – par Suzanne Misset-Hopès dans la *Revue spirite*, 96<sup>e</sup> année, mai-juin 1953, pp. 106-107 et par Michel Caracostea dans *Le Lotus bleu*, t. LIX, mars-avril 1954, « Livres », p. 78.

<sup>5</sup> *Journal officiel de la République française*, 73<sup>e</sup> année, n° 337, 17 décembre 1941, p. 5415 – y est révélée son appartenance à la franc-maçonnerie et au chapitre « Georges-

mondiale au 114, rue de l'Abbé Groult, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement. Il meurt brutalement fin 1963 et est enterré au cimetière de Thiais. Son avis de décès paraît dans *La Pensée russe*<sup>1</sup>. Sa mère ne lui survécut pas six mois.

Beaucoup des renseignements que nous avons trouvés sur Constant Desquier sont issus d'une nécrologie due à ses amis yogistes<sup>2</sup>.



---

Martin » de Paris (au 18<sup>e</sup> degré). Térapiano aussi été initié, en Russie, à la loge « Narcisse » [«Нарцисс»], à l'orient de Kiev.

<sup>1</sup> *La Pensée russe* [*Русская мысль*], n° 2097, 9 janvier 1964, p. 6.

<sup>2</sup> T[érapiano], « À la mémoire de l'ésotériste russe С.М. Loupakov » [«Памяти русского эзотерика К. М. Лупакова»], *Occultisme et yoga*, n° 31, 1964, pp. 123-124.



Sophie et Boris Préguel à Odessa, en 1902  
Photographie des archives d'Alexandra Préguel (site МузееМания)

## I. Жанна д'Арк

Не было птиц в лазури,  
Не было звезд в ночи,  
Только деревья в буре  
Скрещивали мечи.

Обгорелые колья  
Прятала тишина.  
Вышли пахари в поле  
И сказали: война.

Нет ни зерна, ни корки  
Хлеба, ни шелухи,  
Бегают по задворкам  
Красные петухи.

От свиного смеха  
Не укрыться на дне.  
Рыцарские доспехи  
Плавают при луне.

И поднялася в кликах,  
Натянув стремяна,  
Девственнице великой  
Вверенная страна.

И взошли из тумана  
Алебарды, узки<sup>1</sup>...  
В топоте урагана  
Дочь крестьянская Жанна  
К славе вела полки.

---

<sup>1</sup> Unique variante de la prépublication de 1944 : « [Vois du brouillard sorties] / Hallebardes légères... » [«Алебарды легки...»]. La forme attributive de лёгкий se justifiant peu en l'état, Préguel' a par la suite ajouté une virgule et changé l'adjectif.

« Jeanne d'Arc »

Pas un seul oiseau ne chante,  
Aucun aster ne se montre,  
Les branches, dans la tourmente,  
Comme des épées, s'affrontent.

Partout, un silence pesant  
Engloutit les pieux noircis.  
Dans les champs, les paysans  
S'écrient : la Guerre est ici !

Pas un grain, pas une miette :  
On a piétiné les blés !  
Les flammes à la rouge aigrette  
Dansent, tels des coqs affolés.

Les oiseaux de sinistre augure  
Hantent les ruines.  
Les chevaliers, en leur armure,  
Semblent flotter au clair de lune.

Dressé sur les étriers  
Avec des cris rebelles  
Le pays tout entier  
Suit la noble Pucelle.

Dans le brouillard diaphane  
Les lances fendent l'air ;  
Jeanne la paysanne,  
Environnée d'éclairs,  
Conduit l'ost vers la gloire.

*Trad. du russe : Constant Desquier*

## « Jeanne d'Arc »

Nul oiseau dans l'azur  
Nulle étoile en la nuit  
Mais sous le vent des arbres  
Qui croisaient leurs épées.

Les piquets calcinés,  
Les cacha le silence.  
Les laboureurs partis  
Aux champs criaient : « La guerre ! »

Pas de grain, pas de croûte  
De pain, pas de cosses !  
Dans la cour se sont mis  
À courir les coqs rouges.

Du rire de la chouette  
N'allez pas vous cacher :  
Des chevaliers en armes  
Naviguent sous la lune.

Debout, tout cliquetis,  
Tendant les étriers,  
À la très-grande Vierge  
Le pays s'est confié.

Vois du brouillard sorties  
Hallebardes, pointues<sup>1</sup>...  
Ouragan piétinant,  
Fille de paysan, Jeanne  
Au ciel conduit la troupe !

*Trad. du russe : R. V.*

---

<sup>1</sup> Forme de узкий attributive, que justifie la virgule – outre le fait qu'on peut difficilement établir la syntaxe exacte de la phrase, puisqu'elle est interrompue.



Sophie Préguel  
Frontispice de l'édition posthume de *Mon enfance* (1973)

## II. Жанна д'Арк

Меж этих заколоченно-убогих,  
Печалью оснащенных деревень  
Ходила ты, и ласковая тень  
Ложилась на сожженные дороги.

Ты в травах, безответная, жила,  
Под сводами деревьев обитала<sup>1</sup>,  
Ты бабочкой покорно трепетала  
На водоема бледных зеркалах<sup>2</sup>.

И на земле и на покатых крышах  
И в облака эдемовой резьбе  
Тебя встречали птицы. Нежно в нишах  
Святые улыбались тебе.

Когда, невиданная здесь, нежданно  
Заря пробила заросли пруда,  
Был голос, выходящий из тумана:  
— Да славятся в веках, пастушка Жанна,  
Твои золоторунные стада!



---

<sup>1</sup> Variante de la prépublication de 1963 : « Dans les arbres alourdis que tu habitais... » [«В деревьях отягченных обитала...»].

<sup>2</sup> Variante de 1963 : « Dans les miroirs bleutés d'une simple citerne. » [«На водоема синих зеркалах.»].

## « Jeanne d'Arc »

Parmi ces villages frappés par la misère,  
Parmi ces villages de tristesse abreuvés,  
Tu allais, et ton ombre étendait caressante  
Son ombre fine sur les routes enflammées.

C'est dans les herbes, très-humblement, que tu vécus,  
Sous les arches des arbres que tu habitais ;  
Tu palpitaï soumise comme un papillon  
Dans les pâles miroirs d'une simple citerne.

Et sur le sol terrestre et sur les toits en pente  
Dans la sculpture aussi d'un nuage édenique  
Des oiseaux t'accueillaient. Tendrement dans les niches  
Les saintes et les saints souriaient à ton passage.

Quand, fait sans précédent ici, soudainement  
L'aurore traversa les fourrés de l'étang,  
Une voix se leva qui sortait du brouillard :  
« Glorieux soient dans les siècles, oui, bergère Jeanne,  
Glorieux soient tes troupeaux à riche toison d'or !

*Trad. du russe : R. V.*

